

PAS PROUVÉ PAR LE RÉSULTAT



Monsieur (amèrement). — Je voudrais bien n'avoir jamais appris à jouer au poker.
Madame (ironiquement). — Es-tu bien sûr de l'avoir jamais appris ?

L'ÉPICIER SANS BRAS

Il me ressouvient encore de mon ami Jules Renard, l'épicier bien connu de la rue X... En ce temps-là, je n'étais pas le richissime artiste dont le splendide équipage fait l'envie des habitués du Bois, j'étais jeune peintre sur mirlitons et tambours de basques et je croyais encore — illusions perdues ! — à la gloire. Rien que cet aveu doit vous suffire pour comprendre les causes qui m'avaient rendu l'ami de l'épicier Jules Renard.

(Je vais tout de même vous fournir quelques explications pour votre femme de ménage et ses amies : Jules Renard, confiant en ma fortune future (?), m'avait ouvert un crédit...)

Un matin du mois de janvier, je venais à peine de m'éveiller quand entra (le clef était sur la porte) mon ami l'épicier. Sa figure appâlée, ses traits contractés, sa démarche, m'incitèrent à penser que le pauvre homme venait d'essuyer de grands revers.

— Auriez-vous fait faillite ? m'inquiétai-je, tremblant pour mon crédit.

— Non, non, répliqua mon interlocuteur, il vient de m'arriver par ma faute, je le confesse, un grand malheur. Mon mariage est rompu !... Vous seul pouvez me sauver !

Voici ce que me conta Jules Renard.

— Désireux d'agrandir mon établissement, il y a quelques mois, l'idée me vint de me marier. Sans perdre de temps, j'ai m'abouchai aussitôt avec une agence matrimoniale, car il n'y a encore que là où un homme ait chance de trouver une dot... et une femme. La vénérable dame, après s'être enquis de mon âge, de ma situation, de mes désirs, etc..., me dit : — "J'ai votre affaire : envoyez-moi votre photographie, je la soumettrai à une exquise femme de trente ans, récemment veuve d'un directeur d'une mine d'acier en Pologne. Si vous êtes agréé par elle, vous serez marié avant un mois !" Vous devez penser quelle fut ma joie ! De suite, après avoir consulté le

Bottin, je m'en vins faire tirer ma ressemblance chez Pierre Petit, le célèbre et talentueux photographe. Deux jours après j'eus mes portraits, une heure après j'en apportais un à la dame de l'agence.

Il y a de cela une quinzaine, au plus.

Croyant à ma bonne étoile, j'attendis, avec anxiété, la réponse de ma future. Or, voyez comme le ciel est cruel pour les commerçants, et en particulier pour Jules Renard, le bien connu épicier de la rue X... Voilà la réponse de la veuve.

Ce disant, mon ami me tendit une carte-télégramme sur laquelle je lus :

"Pas vilain garçon — plutôt bien — mais jamais ne me résoudrai à épouser un mari sans bras"

"EUPHÉMIE"

— Comprends pas ! m'exclamai-je.

— Ce n'est pourtant pas difficile, reprit Jules Renard ; voyez vous même, poursuivit-il en tirant une photographie de sa poche. On m'a photographié les mains derrière le dos !... de sorte que j'ai l'allure d'un monsieur qui n'a plus de bras !

Je regardai le portrait. C'était exact. Mon ami l'épicier n'avait que deux moignons qui se perdaient dans les plis de son ample redingote !

— Vous m'avez toujours dit du reste, que les mains c'était la chose la plus difficile à faire pour un peintre ? clama Jules Renard.

— Oui, répondis-je. Mais un photographe !

— Alors, reprit mon bienfaiteur, j'en ai déduit ceci : c'est que M. Pierre Petit ne sais pas faire les mains, et qu'il a voulu truquer !

J'eus la lâcheté de ne pas défendre le malheureux.

Pour consoler Renard, je fis son portrait, très rapidement, en trente-cinq minutes, et le lui remis aussitôt en lui disant :

— Mon cher, votre future épouse ne pourra plus se plaindre que vous n'avez pas de mains. J'en ai fait quatre !... Deux pour remplacer celles qui manquent à votre photographie, et deux autres pour que mon dessin ne soit pas accusé lui même.

J'ignore si Renard s'est marié, les événements nous ayant brusquement séparés et ne l'ayant plus revu depuis cette époque ; mais si la veuve de trente ans l'a refusé après cela, elle était vraiment bien difficile.

PARISIEN.

DANS LE MÊME BATEAU

Le propriétaire. — Mon cher monsieur, vous devriez bien me laisser avoir mon loyer aujourd'hui, j'ai mon propriétaire à payer.

Le locataire. — Désolé de vous désobliger, mais c'est précisément mon cas !

MONSIEUR SERPENT

Inutile de faire sa biographie. Il n'y a qu'à le laisser parler pour le connaître à fond. Écoutez-le :

— Adolphe qui annonce sa pièce avec Sardou !... C'est du toupet. Je la connais, sa pièce. Elle lui a été apportée, il y a cinq ans, par Amédée qui ne signera pas et qu'il ne paiera peut-être point.

...Avez-vous lu le dernier roman de Georges Ohnet ? Un four extraordinaire. Ce n'est pas étonnant. On n'a qu'à l'ouvrir pour se tordre. Cet homme-là vous a des phrases qu'un perruquier mettrait huit jours à confectonner.

...As-tu lu le dernier article de Georges Rip ? Vidé, mon cher. Ah, cela n'a pas été long. Il lui a suffi de faire une dizaine d'articles pour n'être plus capable d'en écrire un.

...Est-ce qu'ils vont nous embêter longtemps avec les Chansons des Rues et des Bois ? Tout cela pour arracher quelques sous de plus à un éditeur. Il ne leur suffit donc pas d'avoir ruiné Lacroix ?

...La pâleur des nuits mauves ! Tu trouves cela un bel hémistiche ? Il n'est pas de lui, mon cher. Je te le montrerai dans Jean Rameau...

Etc., etc. Cela ne finirait jamais parce que M. Serpent ne finira jamais de siffler. Il ne faut pas trop lui en vouloir ; quand on est serpent, c'est pour la vie.

SILVIO.

DANS LES ALPES



I

Le touriste anglais. — Garçon ! apportez-moi donc une assiette de ice-cream.
Garçon allemand. — Je ne comprends pas l'anglais, Monsieur.



II

Le touriste. — Ça ne fait rien, je vais me faire comprendre quand on a du dessin, l'art est un langage universel.



III

Le touriste. — Apportez-moi cela, mon ami.
Le garçon (joyeux). — Ya ! (Il s'éloigne.)



IV

... ..